

yeux de l'observateur, ne forme qu'un seul tout avec la voûte du ciel. Soit qu'on la contemple d'une des îles qui font couronne à Venise; soit qu'on monte à Ancône jusqu'à la vénérable basilique de Saint-Cyriaque d'où Pie II, par un calme pareil, épia vainement l'apparition des galères vénitiennes; soit que des falaises rougeâtres ou des remparts de Raguse on plonge le regard dans cette immensité immobile, la vision reste toujours la même : c'est toujours le même divin ennui fait de tous les calmes d'une mer sans brise et de toutes les profondeurs d'un azur implacable que rien ne vient interrompre, si ce n'est quelque rare voile blanche d'un pêcheur de Malfi ou jaune et rouge d'un marchand de fruits de Barletta, figée comme la mer, enchaînée dans sa course jusqu'à la prochaine brise. Mais autant l'Adriatique est calme à certaines époques de l'année, autant elle est terrible et dangereuse lorsque le « scirocco », le vent que déjà Horace appelait : « *Agitator turbidus Adriæ* », commence à y régner. Cette surface morte, aux profondeurs endormies, se transforme sous le vent d'Afrique en une arène houleuse où les vagues montent, déferlant jusqu'aux plus hauts remparts des villes fortifiées qui bordent la côte orientale. Dans cette mer, étroite et fermée, on entend des bruits mystérieux, comme un cliquetis d'armes sous-marines; des écumes virginales se forment à des hauteurs prodigieuses, se précipitent contre les rochers et les forts avec une violence dont les tempêtes de l'Archipel grec ne sont qu'un pâle reflet. L'histoire politique de cette mer, que toutes les nations ont sillonnée et remplie du bruit de leurs gestes, jusqu'à ce qu'elle se fût endormie dans la « *pax Veneta* », reproduit exactement ces deux contrastes de sa nature. Tantôt c'est le calme plat, la bonace, la navigation tranquille et monotone de Venise, de Raguse, d'Ancône, de